
LA SANTÉ

par Christian Godin



« La santé a remplacé le salut », disait Georges Canguilhem, médecin et philosophe. En effet, même si la santé concerne l'individu tout entier, corps et psychisme, elle est une valeur pratique, « matérielle », caractéristique de notre modernité marquée par le reflux des valeurs religieuses. Le salut de l'âme était une valeur spirituelle, et le premier souci des hommes jadis¹, tandis que les soins du corps étaient méprisés². Les superstitions modernes, qui héritent vaguement des croyances religieuses anciennes, ont toutes rapport à la trilogie des horoscopes : la sexualité, l'argent et la santé. Ces trois domaines actualisent la puissance de vie, et en même temps ce sont ceux où, pour son malheur, l'être humain voit sa volonté et ses désirs rapidement mis en défaut. Dans les vœux que l'on s'adresse à l'occasion du Nouvel An, la santé bénéficie même d'une certaine priorité : « Et la santé d'abord³ ! »

Il convient tout d'abord de prendre conscience de la nouveauté de cette promotion. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, notre civilisation est la première de l'Histoire à avoir ainsi placé la santé au tout premier plan des réalités humaines.

La santé, en effet, n'est pas seulement une réalité (par ailleurs difficilement définissable, comme nous le verrons), mais une valeur (elle donne du sens à l'existence), une norme (elle est ce que l'on doit conserver, ou bien retrouver pour mener une « vie bonne »), et même un droit. Avec la mise en place des premières politiques de santé, au XIX^e siècle en Europe, la santé n'est plus apparue seulement comme un fait, mais comme un droit : les États, qui remplacent les initiatives et institutions charitables privées, se sentent alors pour la première fois investis par un devoir spécifique à l'égard de leur population. Nous considérons aujourd'hui comme logique, normale ou naturelle l'existence de « professionnels » et de « personnels » de santé, dûment habilités et contrôlés par les États, qui s'occupent des malades, des accidentés et des handicapés, sans voir ce que cette politique a d'historiquement nouveau. Aujourd'hui, la santé est assimilée à un véritable droit de l'homme. Ce droit « à la santé », ou d'être en bonne santé, apparaît pour la première fois dans la Constitution de l'Organisation mondiale de la santé (l'OMS), en 1946, et est inscrit dans la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948 (article 25). De national, en effet, le problème de la santé

-
1. Dans certaines langues, c'est le même mot qui désigne la « santé » et le « salut ».
 2. La civilisation chrétienne a rejeté le sport et la gymnastique cultivés par les Grecs.
 3. La promotion de la santé comme valeur première de l'existence n'est pas propre aux sociétés occidentales. En Chine, le Falun Gong, qui est un syncrétisme de bouddhisme, de taoïsme et de New Age, a pour objectif, en dehors de l'éveil de la conscience à la moralité, le maintien du corps en bonne santé.

publique est devenu mondial. La santé est l'un des principaux marqueurs du degré de développement des différents pays. Désormais les indices ou indicateurs, comme l'indice de développement humain (IDH), ou le Better Life Index, qui mesurent la qualité de vie¹, prennent en compte la santé².

La santé, dont nous avons vu qu'elle est au cœur de notre culture, n'est pas seulement l'objet de politiques spécifiques, elle définit toute une économie (recherche-développement, dépenses de santé³, système de soins etc.). Elle est en outre une pièce maîtresse de l'éthique contemporaine : alors que la morale traditionnelle, appuyée sur des croyances et des dogmes religieux, développait une conception du bien, l'éthique promeut une conception de la « vie bonne », dont la santé est l'élément central. Par ailleurs, dans la mesure où elle peut être définie par l'idée de conservation de soi, la santé est immédiatement liée à notre identité, comme facteur premier de conscience et d'estime de soi. Elle possède donc, en dehors de sa dimension proprement médicale, un sens psychologique.

Culture, droit, politique, économie, éthique, psychologie : la santé est, pour reprendre une expression forgée par l'anthropologue Marcel Mauss, un « fait social total ». Toutes les dimensions de la réalité humaine y sont incluses.

Canguilhem a écrit un article intitulé : « La santé, concept vulgaire et question philosophique ». La santé, en effet, est une notion commune, que l'on ne songe pas à définir, et encore moins à interroger. Mais cette évidence recouvre une obscurité. Le philosophe Hans Georg Gadamer⁴ parlait « du lieu caché de la santé⁵ ». « La santé se cache⁶ », quand bien même elle serait, comme l'on dit, « éclatante ». Nous allons essayer de décrire et d'analyser, dans toutes ses dimensions, ce lieu caché, et, pour ce faire, commencer par répondre à la question de savoir ce qu'est la santé.

-
1. Et non seulement le niveau de vie, comme le faisait le PIB.
 2. Le Better Life Index est un indicateur composite permettant de mesurer la qualité de vie au sein des États membres de l'OCDE. Il comporte 11 critères : le logement, le revenu, l'emploi, la communauté, l'éducation, l'environnement, la gouvernance, la santé, la satisfaction, la sécurité et l'équilibre vie privée/vie professionnelle.
 3. La consommation médicale dans les pays développés progresse plus rapidement que le PIB. Et le vieillissement accéléré de la population de ces pays accentuera la tendance dans les prochaines décennies.
 4. Il a vécu jusqu'à l'âge de 102 ans...
 5. Titre du chapitre 8 de sa *Philosophie de la santé*, traduction française, La Grande Raison, Grasset/Mollat, 1998, p. 113-125.
 6. *Ibid.*, p. 122.

I. QU'EST-CE QUE LA SANTÉ ?

Schopenhauer fondait son pessimisme sur la dissymétrie entre le bonheur, dont on est presque toujours conscient après coup, une fois qu'il s'est enfui, et le malheur, qui s'impose immédiatement et de manière insistante. Il est en effet toujours plus difficile de définir les valeurs positives que les valeurs négatives de l'existence. Autant la liberté est insaisissable, autant la servitude est aussitôt repérable. Il en va de même avec le couple santé/maladie : alors que la maladie est presque toujours immédiatement ressentie, la santé est insouciant jusqu'à l'inconscience. La plupart du temps, être en bonne santé signifie mener une vie normale, réglée par des habitudes. Par ailleurs, alors que les maladies¹ sont objectivement définissables par le désordre qui affecte un organe ou une fonction, la santé n'est pas localisable, elle n'est pas un phénomène dont on peut observer les causes et les effets au microscope. Il n'y a pas d'agents de la santé comme il y a des agents de la maladie. Pour saisir la santé, l'impression générale (qu'elle soit le fait du sujet lui-même ou bien d'un observateur extérieur) semble suffire.

De fait, la médicalisation de la santé (un processus nouveau, du moins par l'importance qu'il a prise) ne va pas de soi. Pour dire « maladie », nous disons couramment « problème de santé ». Au XIX^e siècle, le savoir médical, qui est entré dans son âge expérimental, est apparu comme le seul discours légitime sur la santé, car le seul légitime sur la maladie. Or le passage de l'une à l'autre ne va pas sans faire question. En effet, à rigoureusement parler, la santé n'est pas une notion médicale, ce n'est pas une notion que les médecins s'efforcent de définir, elle n'est pas opératoire pour eux. Lorsque les médecins parlent de santé, ce n'est pas tant comme médecins que comme citoyens avisés ou conseillers politiques. Dans ce chapitre, nous chercherons à définir l'essence de la santé, d'abord positivement, en elle-même, puis négativement, par le biais de la maladie. La maladie, en effet, est une clé de lecture pour la santé : c'est l'anormal, le pathologique, comme le soulignait Canguilhem, qui seul peut circonscrire ce que nous appelons un état normal.

1. La santé en elle-même

La santé est propre à la vie, dont elle signale la réussite. Seul l'être vivant peut être en bonne santé. Un premier débat portera sur la question de savoir si la santé est un état positif, que l'on peut définir par des critères objectifs, ou bien si elle se résume à une absence de maladie. René Leriche définissait la santé

1. Cela est davantage vérifié pour les maladies organiques que pour les troubles psychiques et comportementaux.

comme « le silence des organes ». Avec la maladie, les organes se mettent à faire du bruit¹. Être en bonne santé, c'est presque toujours vivre dans l'insouciance de son corps propre, sans même se rendre compte qu'il existe. La maladie, quant à elle, place le sujet devant son corps devenu conscient et comme étranger à soi, elle est une manière d'étonnement. « Chacun recèle en lui une forêt vierge, une étendue de neige où nul oiseau n'a laissé son empreinte », écrit magnifiquement Virginia Woolf². La maladie peut en effet représenter une véritable révélation pour celui qui la subit. « Il y a, avouons-le (car la maladie est le confessionnal suprême) une franchise tout enfantine dans la maladie : des choses sont dites, des vérités échappent étourdiment que la prudente respectabilité de la santé dissimule », remarque encore Virginia Woolf³. À cet égard la maladie peut représenter pour la conscience la même force de levée du refoulement que le rêve ou l'acte manqué. Prise globalement, elle peut être comprise comme un symptôme.

Une seconde controverse portera sur la question de savoir si la santé est d'abord un ressenti subjectif ou bien si elle est un état objectif. Suffirait-il de ne pas se savoir malade pour être en bonne santé ? La maladie révèle le caractère fragile de l'unité du sujet. Kant y voyait une occasion de conflit entre la sensibilité et l'entendement : « On peut se sentir bien portant (juger à partir du sentiment de plaisir que procure la vie) mais on ne peut jamais savoir que l'on est bien portant⁴ ». La cause d'une mort naturelle ne peut être appelée que maladie ; or, dit Kant, on ne peut sentir une cause⁵. Le hiatus entre l'état réel du sujet et la connaissance qu'il en a (qu'il désire en avoir, ou est disposé à admettre) atteint son niveau maximum avec le déni⁶. Ne pas se croire malade, c'est entretenir inconsciemment la fiction de sa propre immortalité⁷. Avec les progrès de la médecine, la question est devenue plus complexe : certaines personnes porteuses

-
1. Le terme est à prendre aussi au sens technique que lui a donné la théorie de la communication : la vie est une communication dont la maladie est le bruit.
 2. V. Woolf, *De la maladie*, trad. E. Argaud, Rivages poche/Petite bibliothèque, 2007, p. 36.
 3. *Ibid.*, p. 35.
 4. E. Kant, *Le Conflit des facultés* AK VII, 100, trad. fr., *Ceuvres philosophiques* III, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1986, p. 910.
 5. *Ibid.*
 6. La systématisation médicale du soupçon de déni aboutit à la fameuse formule du docteur Knock (le personnage de Jules Romains) : « Tout homme bien portant est un malade qui s'ignore ». Avec les actuels excès de la médicalisation de l'existence (voir *infra*), nous ne sommes plus très loin de voir appliquer cette formule.
 7. Le déni est loin d'être l'apanage du malade. Il est le plus souvent le fait des familiers.

d'affections peuvent être jugées en bonne santé si leur maladie est contrôlée par un traitement¹. En outre, certaines maladies peuvent rester pendant longtemps asymptomatiques.

Si l'on prend en compte les trois dimensions de l'être humain, alors, outre le corps et le psychisme, il convient de mentionner les relations sociales. La santé est un élément décisif pour la vie en société, elle favorise le travail, la réussite, la confiance en soi. Inversement, la maladie diminue la puissance d'agir de celui qui en est affecté. Une façon de définir positivement la santé serait donc de la déterminer comme puissance d'agir, autrement dit comme liberté². Seulement l'inconvénient d'une telle conception consiste dans le fait qu'elle écarte résolument le ressenti subjectif : nombre de personnes âgées, voire handicapées, des malades chroniques gravement atteints jugent satisfaisant leur état de santé.

Même si elle touche l'individu entier, la maladie, à condition qu'elle ne soit pas trop grave, affecte une partie de son corps. La santé, quant à elle, est une notion holistique³, elle renvoie à l'état général. Ce que traduisait l'expression courante au XVIII^e siècle « être en santé ». Le fait même que nous disions aujourd'hui « être en mauvaise santé », une expression paradoxale, voire oxymorique, puisqu'elle associe une notion positive à un adjectif négatif⁴, montre que la santé est une notion englobante et, de ce fait, délicate à définir avec précision.

L'un des plus anciens philosophes grecs, Héraclite, disait que l'harmonie latente est toujours plus puissante que l'harmonie patente. Ce qui chez les Grecs correspondait à notre notion de santé était défini, tout comme le *kosmos* (le monde) ou la *phusis* (la nature), par les idées d'ordre, d'équilibre et de mesure. La représentation du corps humain comme microcosme, correspondant par son harmonie interne au macrocosme de la nature, est au cœur de la conception hippocratique⁵ de la médecine. Les quatre humeurs⁶ à l'intérieur du corps correspondent aux quatre éléments qui composent le *kosmos*. La santé réside dans le juste équilibre de ces composants ; inversement, la maladie est un

1. Des spécialistes du diabète sont allés jusqu'à parler de « santé insuliniennne » à partir du moment où la maladie était sous contrôle.

2. La détermination de la liberté comme *puissance*, que l'on peut tirer de la philosophie de Spinoza et de celle de Nietzsche, a l'avantage d'écarter ce que peut avoir d'abstrait la définition de la liberté comme simple *possibilité* d'agir.

3. Du grec « *holon* », qui signifie le tout.

4. Ce qui signifie aussi, à rigoureusement parler, que la santé ne saurait être définie comme le « contraire » de la maladie.

5. Hippocrate, à qui l'on doit le fameux serment, a été surnommé le père de la médecine.

6. Voir *infra*.

déséquilibre (par excès ou par défaut). Guérir signifie retrouver une harmonie provisoirement perdue par la maladie. Le mot latin de *sanitas*, d'où viennent « santé » et « sanitaire », signifiait raison, bon sens¹, et renvoyait pareillement à l'idée d'un ordre naturel. Dans toutes les sociétés traditionnelles, la santé est un aspect de l'ordre harmonieux régissant les rapports spatiaux et temporels de l'individu avec sa société et le cosmos. L'acupuncture chinoise repose ainsi sur un vaste système d'analogies micro-macrocosmiques².

L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert³ donne cette définition, à l'article « Santé » : « C'est l'état le plus parfait de la vie », « la disposition convenable des parties du corps vivant, d'où s'ensuit que l'exercice de toutes ses fonctions se fait, ou peut se faire d'une manière durable, avec la facilité, la liberté et dans toute l'étendue dont est susceptible chacun de ses organes, selon sa destination et relativement à la situation actuelle, aux différents besoins, à l'âge, au sexe, au tempérament de l'individu qui est dans cette disposition et au climat dans lequel il vit ». La valeur de cette définition tient à la détermination des paramètres, tant extérieurs qu'intérieurs, relatifs à la santé. Les textes adoptés par les organisations internationales spécialisées ont repris l'idée de perfection. Voici la définition donnée par la Constitution de l'OMS, rédigée en 1946 : « La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité⁴ ». La santé mentale, qui concerne le bien-être émotionnel et cognitif, et qui consiste négativement en une absence de trouble mental ou comportemental, a été définie par l'OMS comme « état de bien-être dans lequel l'individu réalise ses propres capacités, peut faire face aux tensions ordinaires de la vie, et est capable de contribuer à sa communauté ».

Ces définitions ont le mérite d'être positives et de démedicaliser la santé. Seulement le « complet bien-être » est un idéal utopique davantage qu'une idée effective. Comment un complet bien-être qui serait à la fois physique, psychique et social, serait-il possible ? Un individu très heureux et en très bonne santé n'est

-
1. D'où le terme, aujourd'hui tombé en désuétude, d'« insane », qui signifie littéralement insensé ou malsain.
 2. Douze lignes (*king*) sont censées diviser le corps et les membres. Les quatre membres correspondent aux quatre saisons, les douze lignes aux douze saisons et aux douze heures de la journée (l'heure chinoise traditionnelle vaut deux de nos heures). Le long de ces lignes où sont rangés 365 points précis (qui seront les points d'implantation des aiguilles) circule une énergie vitale (*ki*) considérée comme plus importante que l'influx nerveux ou la circulation sanguine.
 3. Le titre exact de cet immense ouvrage collectif, symbole du siècle des Lumières, est *Dictionnaire raisonné des arts, des lettres et des sciences*.
 4. En 1978, sous la pression de certains lobbys religieux, il a été envisagé d'ajouter une quatrième dimension, la dimension spirituelle comme susceptible de donner le sens de la vie.

pas libre de tout souci, il ressent toujours quelques gênes et rencontre forcément des déconvenues. Par ailleurs, la fatigue, qui est à l'évidence contraire à un état de bien-être, n'a rien de pathologique. Une remarque analogue peut être faite à propos de la tristesse et du deuil¹. On pourrait même objecter que des personnes lourdement handicapées, aveugles ou nées sans bras, pourraient par ailleurs être en bonne santé. Pareillement, il n'y a pas de raison suffisante pour déclarer que les personnes qui sont affectées par des troubles chroniques, comme celles qui sont allergiques ou bien sujettes aux migraines, ne peuvent pas être en bonne santé. Une remarque analogue peut être faite à propos des personnes souffrant de douleurs récurrentes comme un mal de dos : elles ne sont pas malades pour autant. La définition de la santé comme état de complet bien-être psychique, physique et social fait basculer dans la pathologie la totalité de l'humanité.

« La santé ne se donne pas d'elle-même, écrit Gadamer. Il est bien sûr possible de fixer des valeurs standard spécifiques à la santé. Mais on risquerait de rendre malade un homme bien portant en voulant les lui appliquer de force. Le propre de la santé est précisément qu'elle se maintient d'elle-même dans ses propres mesures² ». L'inconvénient de la définition de l'OMS de la santé comme *état* tient à son caractère statique. La santé est moins un état qu'un processus. La vie ne connaît pas d'arrêts, mais c'est une tendance inhérente au langage et à la pensée que de chosifier le devenir. On dit qu'on « recouvre » ou qu'on « retrouve » la santé comme si celle-ci était un trésor que la maladie avait provisoirement gaspillé. Mais en fait, après une maladie dont on a guéri, jamais on ne revient à l'identique à un état antérieur. La peau qui se referme après une blessure laisse voir une marque, la cicatrice. Il n'y a pas de mots pour dire les cicatrices que nous ont laissées les maladies.

Les êtres vivants sont les seuls à connaître des régimes multiples, qualitativement différents, pour l'accomplissement de leurs fonctions. Dans l'organisme, une même fonction peut être accomplie selon différentes modalités et par différents organes. On ne peut pas dire la même chose d'une horloge ou d'un ordinateur. C'est la souplesse de fonctionnement dans l'organisation de l'être vivant qui lui permet de stabiliser les variations potentiellement dangereuses³. La santé n'est pas un état impeccable, libre de tout défaut mais, à l'inverse, un compromis précaire entre un organisme et les contraintes de son environnement, et entre les différents organes et fonctions de l'organisme.

-
1. Le fait que le DSM-5 (la nomenclature et la classification des troubles psychiques et comportementaux), publié en 2014 et reconnu par l'OMS, ait pathologisé le deuil prolongé, ne manque pas d'inquiéter.
 2. H.G. Gadamer, *Philosophie de la santé*, op. cit., p. 117.
 3. On a découvert que la trop grande régularité des rythmes vitaux est signe de dysfonctionnement.